

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari |
| Herausgeber: | Société suisse des traditions populaires |
| Band: | 47 (1957) |
| Artikel: | Le Valais, ce "vieux pays" |
| Autor: | Schüle, R.C. |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-1005568 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Valais, ce «vieux pays» par *R. C. Schüle*, Crans-sur-Sierre

Il y a vingt ans, Ramuz, le poète qui aimait tant le Valais, en parla en ces termes: «C'est souvent ... dans les pays les plus écartés que les techniques nouvelles font irruption avec le plus de brusquerie et qu'elles rencontrent le moins de résistance ... Ce qui se passe pour les peuples primitifs va se passer peut-être également pour le Valais, c'est-à-dire qu'il va sauter brusquement et comme à pieds joints par-dessus les états intermédiaires où de coûteuses installations de tout genre retiennent encore beaucoup de peuples dits avancés; c'est-à-dire qu'il va brusquement passer du mulet à l'avion, et, n'ayant pas le téléphone, adoptera d'autant plus facilement la télégraphie sans fil.»¹ Et, comme exemple d'un changement qui était en train de s'accomplir à cette époque-là, Ramuz cite les méthodes modernes adoptées dans la viticulture valaisanne. «Les costumes aussi ..., chassés déjà de la vallée du Rhône, se tiennent aujourd'hui réfugiés sur les hauteurs.»²

En fait de modernisation, où en sommes-nous en 1956? Les villages des vallées latérales, connus pour être plus fidèles à la tradition que ceux de la vallée du Rhône, ont-ils déjà «fait le saut»? C'est par quelques faits notés depuis 1948 à Haute-Nendaz que j'essaierai de répondre à cette question qui ne saurait laisser indifférent le folkloriste, comme tout ami du Valais traditionnel et pittoresque.

Rares sont les villages valaisans qui offrent encore l'aspect caractéristique d'autrefois: maisons de bois, brunies par le soleil, avec une partie en maçonnerie où les pierres sont à moitié cachées sous le mortier rose, petites fenêtres, toits couverts de dalles (voir fig.). A Haute-Nendaz, ces bâtiments de style traditionnel³ sont noyés aujourd'hui dans une longue file de maisons neuves en briques, souvent moins harmonieuses et toujours plus banales. L'aspect de l'ensemble en souffre: telle vieille maison aux proportions heureuses s'accorde mal avec la nouvelle école, dont les volets sont d'un jaune éblouissant, ou avec tel bâtiment neuf doté d'une immense vitrine. Cet abandon de la tradition architecturale était à peine perceptible jusque vers 1950. Toutefois la construction de nombre de nouveaux bâtiments depuis cette date n'est pas à mettre en parallèle avec l'extension rapide de nos villes

¹ C.-F. Ramuz, *La Suisse romande*, Grenoble 1936, p. 154.

² ib. p. 155.

³ C'est après l'incendie de 1897 qu'on a construit encore tout un groupe de maisons d'habitation en style traditionnel. A notre connaissance, la dernière maison de ce type a été bâtie en 1908.

et bourgs où la spéculation immobilière peut avoir joué un rôle; au village, on ne connaît guère de bâtiments locatifs, puisque chacun possède sa propre maison ou au moins son propre étage. Pourquoi alors cette vague nouvelle de constructions de style citadin qui ne sont pas toujours bien adaptées au climat de l'endroit (altitude 1200 m.)? Regrettions le pittoresque qui se perd chaque jour un peu plus, mais essayons de comprendre!

Ceux qui se font bâtir des maisons modernes ont vécu dans les vieilles demeures et ils ne voudraient pas y retourner. Ils ont connu l'unique chambre (*pilo*) avec son grand lit à tiroir, son plafond bas, où règne une constante pénombre – car les fenêtres des plus vieilles maisons ne sont guère plus grandes qu'un mouchoir de poche. Ils se rappellent la vieille cuisine primitive, avec son foyer ouvert qui est un grand bloc de maçonnerie de 60 cm. de haut et que surplombe le grand manteau de cheminée. Lorsqu'on fermait la porte de cette cuisine, c'était la nuit; de fenêtre, point; il fallait donc ouvrir le battant supérieur de la porte, mais avec la lumière, c'était le froid qui entrait. Certes, elle est belle, cette cuisine d'autrefois, avec le reflet du feu dans les étains disposés sur l'antique dressoir, belle comme une cuisine de musée où personne ne vit plus.

La génération qui vivait encore dans ce cadre parce que, de son temps, on n'en connaissait pas d'autre, s'éteint doucement. En 1952, il n'y avait plus qu'un vieux célibataire au village, qui cuisait ses repas, bien simples et peu variés, sur le foyer ouvert¹. Dans trois ou quatre habitations de vieillards, j'ai encore vu des cuisines dont le plan n'avait pas été modifié, mais où on avait placé sur l'âtre un petit fourneau potager à deux trous (*grëndzë*)². Dans d'autres maisons du village, la cuisine avait déjà été transformée tant soit peu après 1918; mais bien que séparée désormais de la chambre par un petit corridor (voir fig.), bien que munie d'une fenêtre, d'un évier, d'un fourneau potager, voire de l'eau courante, elle restait étroite, malcommode.

Les Nendards commençaient à s'en rendre compte. Dès 1925, date de la construction d'une route carrossable entre Basse-Nendaz – qui est le centre de la commune et de la paroisse – et Haute-Nendaz, ils ont pris l'habitude de descendre pour leurs affaires et pour leurs achats à Sion, voire à Martigny et à Lausanne; auparavant seuls les hommes «sortaient» pour accomplir leur service militaire. Depuis qu'il y a un service d'autocars fonctionnant été et hiver (1941) et reliant Haute-Nendaz à la ville de Sion, ce sont également les femmes qui descendent faire leurs emplettes. Dans la plaine, à Sion, à Lausanne, on voit d'autres maisons, d'autres cuisines combien plus aérées, plus pratiques et plus belles. Pourquoi alors ne pas en faire autant au village?

¹ A noter que l'âtre au feu ouvert se trouve encore de nos jours dans certaines habitations temporaires: aux mayens ou dans les mazots des Nendards à Vétroz (vignoble).

² Les premiers fourneaux potagers étaient d'origine française (Haute-Saône).



Maison d'habitation de style traditionnel, datant de 1850/1860

Cette maison comprend deux logements :

1° Celui de l'étage inférieur se compose d'une cuisine (partie maçonnée), à laquelle on accède directement par la porte entrecoupée horizontalement, et une chambre (partie en bois) dont les fenêtres sont de dimensions très réduites.

2° Celui de l'étage supérieur a subi des transformations : la porte d'entrée ouvre sur un corridor d'où l'on entre à la cuisine (à gauche), munie récemment d'une fenêtre, et à la chambre (à droite), dont les fenêtres ont été agrandies, l'une d'entre elles transformée en porte donnant accès à la galerie.

Les deux balustrades sont de forme traditionnelle (avant 1900).

Depuis que les hommes travaillent sur les chantiers des grands barrages et que les jeunes filles «font des saisons» dans les stations touristiques, il y a de l'argent liquide au village. Les jeunes couples peuvent alors se permettre de bâtir leurs maisons dans le style de celles qu'ils ont vues en plaine – un peu plus petites, parfois moins bien conçues parce qu'on se passe du concours de l'architecte et qu'on économise en aidant le maçon. Une telle maison, rapidement construite en briques, revient moins cher qu'une maison traditionnelle avec son bel assemblage de poutres (le bois est devenu rare) ... et on a l'impression d'habiter une maison «moderne». C'est que la génération qui «fait le saut» n'en veut plus, des vieilles maisons traditionnelles. Elle préfère les papiers peints aux murs, comme en ville, les meubles de série, bien vernis; une belle armoire à glace, un grand appareil de radio ou de télévision. Dans quelques années, la maison sera un peu moins jolie, les

meubles vernis risquent d'être abîmés par les enfants, la salle de bain ne sera peut-être utilisée que rarement¹: on n'y pense pas. Ceux qui ont «fait le saut» ne s'arrêtent pas tous à des considérations d'ordre esthétique. Parfois ils ont à apprendre aussi que la civilisation matérielle n'est pas une valeur à elle seule, que l'homme doit apprendre à se servir intelligemment de tous ces nouveaux objets. Un cas extrême: un jeune couple vient de construire une maison neuve; la jeune femme, qui autrefois lavait son linge à genoux au bord du torrent, dispose d'une machine à laver semi-automatique; elle a sauté l'étape de la buanderie. Dans sa cuisine, il y a un fourneau électrique dernier cri, tout resplendissant d'email blanc, mais la famille mange sans nappe sur une vieille table; les assiettes sont disparates, en aluminium pour les enfants, et pour l'inévitable café au lait du souper, il n'y a que deux tasses utilisées à tour de rôle par les membres de la famille. Le beau fourneau potager a quatre plaques, mais dans la maison on ne trouve que trois casseroles. Je me rappelle aussi le beau frigidaire que j'ai vu dans une autre cuisine du village; le lait y aigrissait plus vite qu'à la vieille cave, parce qu'on ne savait pas encore comment l'entretenir.

Des constatations analogues peuvent être faites dans d'autres domaines, dans celui de l'habillement et de la toilette par exemple. Avant 1925, le costume féminin était porté de manière générale. Cette année-là, les premières jeunes filles revenues de la plaine où elles avaient été en service, apportèrent «la mode». En 1950, la jeune génération ne porte plus le costume, sauf parfois encore lors des grandes fêtes religieuses². On achète le prêt à porter, bon marché, distribué par les grands magasins de la plaine, habits infiniment moins adaptés aux travaux durs et parfois salissants de la campagne que le vieux costume. Il y a même aujourd'hui des jeunes filles qui portent le pantalon (ou le short). La mode des ongles rouges et du rouge à lèvres est entrée au village, à l'instar de la ville. Hélas, en 1952 bien des belles ne connaissaient encore ni le démaquillant ni l'acétone: combien de fois ai-je vu enlever au canif le vernis écaillé avant qu'une nouvelle couche n'en vienne recouvrir l'ongle devenu raboteux!³

Dans le domaine des us et coutumes, cette irruption du style de vie citadin dans notre village montagnard produit les effets qu'on devine. Ce qui intéresse les jeunes, ce n'est plus ce que peut leur offrir leur village (jeux en commun, etc.), c'est ce qui fait la vie en plaine, ce qu'ils trouvent à la

¹ J'ai vu en 1949 une baignoire toute neuve employée pour la salaison de la viande.

² La coutume veut aujourd'hui qu'on se marie en tailleur.

³ Si je cite ces exemples précis, c'est pour mettre en lumière le mécanisme de cette modernisation dont la première phase peut donc consister dans l'arrivée d'un objet sans «mode d'emploi». Mes amis de Nendaz savent que je n'y mêle aucune critique à leur égard: en effet, il me semble infiniment préférable que les villages de montagne se modernisent plutôt que d'être abandonnés par la jeune génération au profit de la plaine ou de la ville.

ville. Le premier argent gagné, ils le consacrent à une moto qui leur permettra de sortir. Depuis 1950, des courses d'autocar amènent à Sion, le samedi soir, ceux qui désirent aller au cinéma. Les bals et les kermesses des environs, les matches de football, les combats de reines sont devenus autant de manifestations où l'on peut facilement se rendre: le dimanche, le village se vide, sauf peut-être les cafés.

*

Le «saut» dans le modernisme que notre village a ainsi fait au cours de quelques années signifie-t-il la fin de tout ce qui fait le charme du Valais traditionnaliste? Sans doute, nous assistons à une véritable cassure dans le domaine des traditions et coutumes qui sont abandonnés parce qu'ils ne correspondent plus au cadre de la vie, qui tout à coup s'est élargi de manière insoupçonnée. Mais déjà aujourd'hui, nous pouvons noter quelques faits témoignant d'un retour de pendule vers un point moins excentrique et peut-être d'une stabilisation. Dans les cuisines, les fourneaux électriques sont remplacés par des fourneaux combinés permettant d'utiliser aussi le bois de chauffage qu'on a à disposition. Déjà on sent que, pour les jeunes gens, les sociétés sportives qui se multiplient (depuis deux ans: patinoire et hockey-club, téléski et club de ski) deviennent de nouveaux points de rassemblement, de nouveaux centres communautaires, donc de nouveaux foyers de traditions. Grâce aux autocars, les enfants et les adolescents peuvent descendre «aux écoles» à Sion et faire des apprentissages; de nombreuses familles profitent de ces possibilités nouvelles¹. Il sera intéressant de suivre cette évolution dans les années à venir.

Enfin si les jeunes, conquis par tout ce qui est moderne, rejettent ce qui est tradition, ils continuent à porter en eux, bien involontairement et sans en être conscients, certaines idées reçues. Il sera intéressant également d'observer ces restes du folklore qui surnagent encore sur ce courant de modernisme qui submerge le village valaisan. Nous en reparlerons.

A propos des mascarades de l'Escalade

par *Jacques Tagini*, Genève

On sait que la date des mascarades à Genève n'a aucune correspondance avec celle des autres cantons suisses puisque, dès le dix-septième siècle, elle coïncide avec la commémoration d'un événement historique: la victoire des Genevois sur les troupes du duc de Savoie qui, dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602, avaient tenté de s'emparer de la cité par escalade des

¹ Le trafic en autocar entre Sion et Nendaz se chiffre aujourd'hui à 300 voyages individuels aller et retour par jour, dont une forte proportion d'écoliers et d'apprentis.